# Chronique littéraire

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **77 (1974)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# Chronique littéraire

A l'heure où l'Institut jurassien se prépare à honorer ses quatre-vingts ans, il est agréable de commencer la chronique par un ami de longue date. Solide, dressé comme une colonne et la tête haute, le poète Jacques-René Fiechter semble se rire des années et des amertumes de la vie. Qu'il déambule dans Genève ou dans quelque ville francophone d'Europe ou d'Amérique, ou qu'il s'en revienne dire bonjour au pays natal, il m'apparaît toujours le même et ce toujours prend peu à peu la consistance d'un demi-siècle. Verbe sonore, phrase volontiers provocante, il jette ses propos avec solennité et conviction. A vous de les accepter !

Sa longue expérience d'Europe et d'Egypte lui a permis de peser le pour et le contre et de trouver refuge chez la Sagesse. Poète, batailleur de nature, timide aussi, amoureux des idées et des images, Fiechter navigue à contre-courant s'il le faut : il ne désespère jamais.

*A Contre-courant.* C'est précisément le titre du dernier volume de poèmes que Fiechter lance aux Editions littéraires romandes de Genève. Le but ?

« Ce livre se voudrait un hommage et témoignage. Hommage au sol natal, à l'atmosphère sévère d'un vallon resserré entre deux montagnes aux versants couverts des grands sapins berceurs d'une enfance recluse. Témoignage aussi, au terme d'une vie plus rêvée que vécue, d'une longue fidélité à la voix donnée et à la voie imposée. »

Le préfacier Jean Cuttat ajoute, pour sa part :

« Plus encore que par la forme (et bien qu'en définitive tout cela soit étroitement imbriqué), je suis séduit toujours, bouleversé souvent, ferré parfois par l'intensité, la vérité du ton, la miraculeuse justesse de la voix. »

*A Contre-courant.* S'il a dépassé le temps des rimes et des rythmes réguliers, Fiechter ne s'est jamais abandonné au va-comme-je-te-pousse, sous prétexte de modernisme et de libération de la forme

traditionnelle. Il choisit ses mots, les soupèse, les biffe s'il le faut pour mieux recommencer, et il obtient une sorte de quintessence, des raccourcis exprimés en style haché, saccadé :

« Ton sort : un dos courbé sur de pesants chantiers.
Ta joie : un peu de cendre au fond du sablier.
Ton chant : l'écho lointain d'un pays oublié.
Ton vœu : l'aube en ton cœur, d'un ciel pacifié. »

Soixante-huit *lieds*. Fiechter les a rassemblés sous les titres : *Des Rives de Thulé, Les Voix vespérales, Le Miroir embrumé, L'Hiver intérieur* et *Les Laudes du Renouveau.*

Parti enfant du vallon natal, Fiechter évoque les forêts, les falaises, les soleils couchants d'une enfance exilée. Il salue le vent dans les haubans, le vol noir des corbeaux ; il écoute le chœur des vieux pèlerins. Ah ! retrouver les belles amours :

« Te souvient-il de cet été
où nous vivions dans la clarté
un grand bonheur d'éternité ?
Fuis sans te retourner ni t'arrêter jamais
Les proscrits de l'Eden n'ont plus droit de cité. »

Tombe la neige et tombent les étoiles. Il reste à chanter, à chantonner le lied du rêve inachevé :

« Ah ! puisse encore un vers, un seul,
émouvoir une voix,
y retrouvant,
vivant,
le message perdu
d'un être disparu
et j'aurai — cet instant —
échappé en chantant,
aux arcanes du temps ! »

Méditation solitaire sur l'homme, de l'enfance à la vieillesse ; enthousiasme sans cesse renaissant pour le pays natal ; sourire apaisé devant la vanité des ambitions et des prétentions ; un chant d'espoir quand même !

« La lumière s'éveille au fronton des hauteurs...
Une neuve espérance au foyer de mon cœur...
La source à l'eau fraîche et pure, se ranime...
Une alouette chante en volant vers la cime ! »

* * *

Se montrer fonctionnel, pratique, sans trahir l'art dans le choix du format, le poète Tristan Solier en a trouvé le moyen. Editeur du *Pré Carré*, il lance une collection de petits volumes rectangulaires, décorés avec discrétion. Le lecteur feuillette, satisfait. Premier essai : *Les Horloges de l'Impatience*, de Tristan Solier lui-même ; la décoration est aussi de lui.

Le titre ? Une explosion de colère concentrée et retenue, un salut au terroir jurassien, un chant d'amour du prisonnier séparé des êtres chers. Car — on l'aura deviné — l'auteur, objecteur de conscience par patriotisme, a rédigé son texte dans la solitude d'une prison. Très libres de forme, ses vers chantent bien et pour cause : le poète les tire de son cœur et de ses tripes. Ne sont-ils pas dédiés à d'autres prisonniers jurassiens ?

« Aux objecteurs patriotes jurassiens, aux prisonniers d'hier, d'aujourd'hui et de demain, aux « Béliers » qui portent dans la nuit bernoise la flamme de notre espérance. »

Les sous-titres ? *Le Libérateur, Nuit jurassienne, Limaille de Colère, Le Grand Jeu, Pavillon des Nostalgies, A l'Assaut de la Tour*. Sonore à souhait, bourré d'images inattendues, mêlant le réel à la fantaisie débridée, jetant ses apostrophes aux passants invisibles et aux absents, le style de ce prisonnier de l'amour et de l'honneur fait des ricochets sur l'eau. Cris de vengeance :

« Coule oh ! coule dans sa gorge
une crosse de feu
Venge-nous
Soulève la dalle du printemps. »

L'authenticité n'est plus à démontrer : elle sourd de chaque vers, parce que l'auteur vit et a vécu ce qu'il exprime. Ah ! si tous les prisonniers de la terre, en tous les genres, nous donnaient chacun leurs *Horloges de l'Impatience*, quelle littérature renouvelée, ragaillardie, et comme les gloses esthético-critiques s'avéreraient vaines !

* * *

Dans la même collection, Denys Surdez publie *L'Apprenti Serrurier*. Plus de prisonnier de l'honneur : un prisonnier de l'amour cherche la clef libératrice :

« J'étais apprenti serrurier
A la porte de mes amours.
Grâce aux ficelles du métier
Je comptais bien l'ouvrir un jour... »

Fidèle au vers régulier, à la rime ou à l'assonance, le poète offre au lecteur un texte facile, d'une musicalité agréable. Tout y coule de source :

« Egrène, égrène, chapelain,
Tout ton chapelet de chagrins !
Ils ont arraché, crève-cœur,
Les feuillets du Livre des Heures. »

Jongleur aussi, en apparence du moins, le poète se livre aux cabrioles, sautille, joue à la naïveté. Tout à coup, pan ! un coup d'aiguille :

« Je t'ai donné cette truelle
Pour que tu maçonnes ton nom
Car dans ce monde en déraison
l'Architecture est informelle. »

Content, souriant, le lecteur va son chemin, disons le chemin de Surdez, sans la moindre méfiance, naïf à son tour. Arrive la fin : il sait que Denys Surdez jouait à la simplicité et que, en réalité, il traitait notre comédie humaine en comédie où l'amoureux se voit évincé par le premier venu :

« Par une nuit de pleine lune,
A la porte de tes amours,
Un cambrioleur de fortune
Sur les lieux s'en vint faire un tour.
Et dans le style le plus pur,
A la porte de tes amours,
Il a crocheté la serrure...
Mon cœur n'a pas donné le tour ! »

Pauvre apprenti serrurier !

* * *

Si Raymond Tschumi fait éditer ses *Poèmes choisis* dans la collection « Formes et Langages », ce n'est point pur hasard. Dans une époque de structuralisme, qui traite le mot en lui-même et pour lui-même, indépendamment du sens ordinaire et des visions de la réalité, qui associe volontiers la technique et la science à la poétique et pratique plus l'intellectualité que la simple sentimentalité, Raymond Tschumi, poète-philosophe, se sent à la maison. Il ne donne point dans les excès faciles de quelques-uns, si faciles qu'ils en deviennent ridicules ; Tschumi reste sérieux, profondément sérieux. Presque trop, dirais-je, mais je suis un sceptique !

Une grande familiarité avec la langue et la littérature anglaises l'a amené, sinon à rejeter cette séduisante et éblouissante clarté classique française, du moins à la limiter dans ses prétentions. Un Shakespeare a construit des œuvres poétiques et solides hors de nos sentiers ou routes. Pourquoi ne pas étendre ses principes et ceux des Shelley à la nouvelle poésie française ? Mallarmé enseignait l'anglais et Verlaine et Rimbaud fréquentaient volontiers Londres et ses tavernes. Les surréalistes ont ouvert la voie : Tschumi ira la sienne propre. Pas de révolution, pas de bravades. Un travail lent, en profondeur.

*L'Arche,* en 1950, de forme libre, honorait encore une certaine clarté et prouvait que l'auteur voyait le monde et savait le voir, fût-ce pour mieux s'en détacher :

> « Tu as vécu
> La défaite anticipée qui va rendre périmée
> Ta solitude rebelle.
> Eperdue, déracinée, fatale, ta conscience
> S'est établie sur les continents croulants.
> La voilà sans appui, sans autre identité que les calamités illusoires,
> La voilà pure comme au jour où elle fut faite,
> La voilà mienne. »

Pas de grandiloquence ou d'éloquence à assassiner : le philosophe contrôle le poète. Il continuera.

En 1952, *Regards voraces.* La descente dans l'obscur augmente :

> « (Ce qui bouillonne en nous jamais n'apparaîtra,
> Etant parfait). Nul ne sait d'où fuse l'effort
> Du créateur pudique au cœur caché partout... »

*Le Renouveau*, l'année suivante, emploie les calligrammes et autres procédés d'écriture chers déjà à Cendrars et à Apollinaire. En route pour *L'Identité*, future base de la poésie de Tschumi ! Oublier le monde extérieur, oublier l'homme visible et qui se montre, pour l'essentiel, invisible et seule nécessité : *l'Identité*. Le coquillage observé, au bord de la mer, rappelle à sa façon la Jeune Parque rêveuse de Valéry :

« Un coquillage déserté,
Incite l'océan à se trouver un sens
A travers la lubricité visqueuse... »

Plongé dans ses recherches prosodiques, voire philosophiques, Tschumi attendra jusqu'en 1967 avant de publier *Concert d'ouverture*. Suivront d'autres recueils : *Signal de cime, Inédits I, Inédits II*. Le poète, désormais, est en plein dans sa voie : chercher l'essentiel, l'identité, au delà des apparences :

« Cheminer seul en repoussant tous ces débris de rhétorique
A la recherche, dans les couloirs du passé,
D'un soupir qui réponde, au moins à mi-chemin,
A l'appel du futur aveugle. »

Raymond Tschumi a beau pratiquer la ponctuation en classique (Mallarmé et Rimbaud aussi), il n'est d'une lecture ni courante, ni surtout facile. Un poète qui assume sa pleine originalité, tout seul, parmi les poètes de chez nous !

* * *

Ponctuation et rime et assonance classiques, Camille Gorgé les pratique de son côté, dans *La Déesse de Pierre* (Editions Robert, Moutier). Amoureux de la difficulté technique, en notre temps qui l'escamote allégrement, il exprime ses idées et ses sentiments, ses visions japonaises et ses descriptions de paysages, en neuvains formés d'alexandrins. Il en résulte de belles sonorités que l'on pourrait déclamer à la manière hugolienne. On écoute l'homme politique et le voyageur frémir derrière le poète. Tout un monde inconnu, pour nous autres Européens, se découvre peu à peu, avec ses coutumes, ses folies, sa psychologie, ses faiblesses, ses grandeurs. Ce demi-romantisme nous console de trop d'intellectualisme critique, en ces jours voués aux mots en -isme. Le dernier en date ? Le structuralisme.

Camille Gorgé a le courage de le négliger. Beaucoup de modes passent, le solide demeure.

* * *

Mode ou pas, Michel Leiris n'en a cure, à son tour, mais d'une autre façon : aller plus avant, se tenir à la pointe du langage et des mots. Etre un poète unique, jeté là, comme par hasard, un hasard provoqué et travaillé évidemment. Imagination, délirante à l'occasion, audaces, même sexuelles, calembours, rencontres de syllabes suscitant d'autres mots, rappels de l'expérience sentie, vécue, pensée. Jouer sur les mots et avec les mots, arriver tout à coup à des condensés de poésie qui frappent et enchantent, tout cela, c'est Leiris, le Leiris poète, puisqu'il y a le Leiris ethnologue.

Chargé d'écrire un *Michel Leiris* pour la collection des « Poètes d'aujourd'hui » de Seghers, le Jurassien Pierre Chappuis aurait pu nous apprendre force détails biographiques et bibliographiques sur son personnage. Je l'aurais salué dans la rubrique des essais et critiques. Poète lui-même, Pierre Chappuis a préféré tenter l'approche de l'œuvre, disons du travail verbal de Leiris, en poète. Il a refait, à notre intention, le long, pénible et douloureux cheminement de Leiris au pays de la poésie. C'est subtil, c'est habile, c'est étourdissant souvent, c'est poétique. Plaçons donc ce *Michel Leiris* dans la rubrique des poètes !

Leiris préfère le domaine de la Conception à celui de la Réalité. Chappuis aussi. Selon eux (je reprends les termes de Chappuis : « Les mots en liberté commandent souverainement ; de leur choc jaillit ou rejaillit un sens. ») On transpose du rêve en poésie. Les images, les idées surgissent et en appellent d'autres. Des associations de mots, d'idées, se lèvent à leur tour. On note, on biffe, on suppose. Nous sommes entraînés dans ce laboratoire de poésie, parmi les alambics, les cornues. C'est prodigieux, c'est exaltant, c'est fatigant. Terminons par une autre citation de Chappuis :

« Creuser, écarter, s'introduire, fouiller. Partout se manifeste un goût pour toute forme d'immixtion, d'imbrication, de mélange, d'enfoncement, de même que pour les méandres, les plis. Goût de la réalité cachée qui sourd, vit sourdement, entraînant toujours plus au fond de l'obscur ; goût des lieux profonds, bas, lieux aussi de débauche ou, encore, de perdition, goût de la déviation, du reniement de soi, de la mort. »

Pourquoi pas quand on veut vivre complètement, sans négliger la moindre parcelle de réalité ? Soit ! Mais laissez-moi aller à la fenêtre

et respirer le bon air sous le soleil éclatant du ciel. La poésie, c'était et c'est encore cela aussi !

* * *

Microcosme en littérature, notre Jura a de tout. Qui donc le lui reprocherait en insistant sur les différences ? Nos différences sont d'êtres vivants, jetés en plein dans la bataille de la vie et non pas d'amortis, de résignés, de négatifs. Un pays de vivants cultive toutes les tendances, mais n'oublie jamais l'essentiel, ce qui fait son originalité profonde et durable et tenace. Le Jura est et demeurera le Jura.

Audace du « néo » en poésie. Solidité d'une tête bien plantée sur les épaules en prose. René Fell, celui-là qui mit en marche, en 1947, l'idée d'un canton du Jura, a la tête bien plantée sur les épaules. Il suffit de lire son dernier roman : *Les Idoles creuses* (Editions La Grande Fontaine, Gassmann, Bienne) pour en être convaincu.

Tard venu au roman, après une carrière très remplie de journaliste, René Fell fut même, un temps, le *factotum* de la ville de Bienne désireuse de se hausser au rang des grandes villes, avec bureau de développement, etc. Le démon de la littérature n'en sommeillait pas moins en lui, depuis sa jeunesse studieuse à l'Ecole normale de Porrentruy ; il travaillait en profondeur. Années, expériences multiples, tout se conjuguait pour mûrir les fruits secrets. Explosion tardive de sève ! En 1965, *Dans l'été brûlant* ; en 1966, *Les Promesses du monde.* Fell avait trouvé son rythme, bien adapté à son cas. Un esprit original, indépendant, expérimenté, philosophe formé par la vie, n'a rien de commun avec les arrivistes pressés, toujours à la remorque des derniers cris du jour, dans l'espoir du triomphe immédiat, et peut importe la solidité du fond. Au contraire. René Fell entrait dans le monde des romanciers en pleine possession de ses moyens et en pleine clarté de jugement. Il avait attendu, il savait, il avait le temps, il pouvait aller de son pas. Le style narratif des conteurs français lui plaisait ; il choisit le style narratif direct, précis, lumineux, dût-il se voir reprocher d'imiter les grands du XVIII^e^ siècle et non pas Balzac ou de plus modernes. L'essentiel ne reste-t-il pas d'intéresser le lecteur et d'écrire des textes solides et vraisemblables ? Aux jours de la contestation organisée sous des apparences de spontanéité irrésistible, René Fell regarde, écoute, juge. Pour mieux saisir notre époque, son héros, le héros des *Idoles creuses,* parcourt l'Europe, l'Amérique, l'Asie, l'Afrique. Comme Gil Blas ou comme Candide, il n'évolue pas de caractère, mais quelle richesse

de documentation, d'idées, de psychologie, il accumule. Revenu au pays, comme Candide encore, il plante des choux dans son jardin et cultive ainsi la suprême sagesse.

Opérant à la première personne, le personnage principal, Pierre Duvallon, raconte, tel un ami narrant des événements vécus. Nous l'accompagnons, nous y sommes, tant la bonhomie intelligente de René Fell y met du sien. Ainsi, au moment de tâter de la politique, le héros s'en va demander son avis à un ancien maître de Lausanne : « Il avait été un de mes maîtres à penser. Ses élèves l'entouraient d'une grande vénération. Anticonformiste, sorte d'anarchiste intellectuel, il nous secouait le cerveau comme un prunier, abattant avec une joie sadique nos tabous. »

Simple artifice de romancier : pour un Jurassien d'âge, ce professeur ressemble fort à un pédagogue de chez nous, long dégingandé qui promenait dans le paysage du Jura son originalité superbe et son pessimisme absolu. Il y avait plaisir à le rencontrer.

Sa confiance gagnée par de petits détails vrais, Duvallon peut entraîner le lecteur chez les hippies d'Amérique, dans les congrès internationaux, à l'exposition de Lausanne, partout. Nous finissons par prendre la place de Duvallon pour expérimenter à notre tour. Que de mises en garde contre les folies de la société de consommation, contre les aliments surgelés ou frelatés, contre l'imbécillité universelle ! René Fell dresse un réquisitoire calme, souriant et implacable, que la crise du pétrole vient justifier, hélas ! Nos idoles à la mode résonnent et sonnent haut, non par leur vertu intrinsèque, mais parce qu'elles sont creuses. Le vide ne résiste à rien. Délicat, René Fell a divisé son volume en petits chapitres très agréables à lire. Soyons sages à notre tour !

* * *

Sagesse ? Pourquoi pas, semble dire André Auguste E. Ballmer, entré, lui aussi, dans le monde du roman après des essais poétiques et une grande pratique administrative. A connaître les hommes réels, ceux de notre temps, on les décrit, les analyse, les évoque sans hâte vaine, avec une sorte de plénitude intérieure. Si l'imagination (et Dieu sait que Ballmer possède de l'imagination) déborde de fécondité, elle œuvre sur des idées, des visions, des thèmes vraisemblables, conformes aux possibilités de l'univers de la science et du sentiment. Alors, alors seulement, la science-fiction peut entrer en action.

Elle y entre par la grande porte, dans le dernier roman de Ballmer : *l'Hostellerie du Désert* (Editions Perret-Gentil, Genève). Récit dialogué plus que roman, selon l'affirmation de l'auteur. Les personnages existent devant nous. Ils parlent, certes, mais ils agissent et comment ! Le miracle moderne, scientifique, dépasse le vrai miracle d'autrefois. A n'y pas croire ! Philosophe et médecin, le héros masculin Jean opère au propre et au figuré, ouvre les cerveaux, accomplit des prouesses et philosophe en plus. Il philosophe trop et cite trop Aristote, Platon et les penseurs connus. La crédibilité du récit en souffre. Amoureux du merveilleux, le lecteur se montre implacable en fait de vraisemblance, y compris dans la science-fiction.

Pince-sans-rire, le romancier met en question la folie moderne à l'égard de la science et de la technique. Jean attaque de face, Paul, par son admiration totale du robot et de l'électronique, sert de repoussoir. Il arrive alors tant de choses que le critique renonce à les énumérer. Les mirages du désert se mêlent à la réalité vécue, l'imagination travaille à plein rendement. Une femme invisible ou visible tour à tour et d'une beauté extraordinaire conduit le bal et sème les ruines sur son passage avant de disparaître.

C'est l'heure de revenir à la simple et bonne réalité : le vent se lève, recouvre de sable l'hostellerie du désert et la renvoie dans le pays des mirages. Jean, le philosophe, se retrouve seul :

« La lumière du soleil levant glissait sur le sable rose et inondait le monde de sa vie retrouvée. On aurait pu se croire au premier jour de la Création, à la sortie des ténèbres, au commencement du commencement. »

* * *

Spécialiste du détail vrai, Jean-Paul Pellaton a pratiqué et pratique le roman. Il me semble, précisément et à cause de ladite spécialité, né pour la nouvelle, le conte. Sans hâte, sans vaine rhétorique, sans dédaigner la clarté du style, il peut alors noter, décrire, raconter, inventer, dire. Le lecteur se laisse séduire par une musique discrète, élégante, et qui vous conduit au pays des merveilles si naturellement que ces merveilles deviennent monnaie courante, expression de la réalité ordinaire. Rêve ou description, c'est toujours du vrai réalisme. A ce point de vue, la nouvelle réussit mieux que le roman. Elle se contente d'un geste à peine ébauché, d'un personnage entrevu plus que regardé, d'un dialogue rapide et court. Le style prend alors une importance double ; il ne doit pas se montrer rocailleux, malaisé, pénible, sous peine de détourner le lecteur.

Conteur-né, Jean-Paul Pellaton est aussi un styliste, presque trop de temps en temps. Un sourire perpétuellement esquissé, la lèvre serrée, il laisse courir sa plume au hasard du temps, un hasard très surveillé et dirigé ! Pour lui, susurrer vaut mieux que déclamer. Nos oreilles s'accoutument aux murmures, nos yeux se satisfont des demi-teintes. Sérieux, difficile avec lui-même, Pellaton ne donne pas dans le travers à la mode, n'emploie pas les mots rudes et grossiers, ne se plonge pas dans les descriptions osées. Chacun peut le lire.

Tout homme porte deux hommes en lui et connaît les désirs trop beaux et le prosaïsme de l'existence vécue. Place au rêve pour imaginer celui que l'on aurait pu ou dû être ! Première nouvelle des *Prisons et leurs Clés* (Editions l'Age d'homme, Lausanne), *Le Double* conte ce chevauchement du rêve sur la plate réalité :

« Séraphin Morel s'étonna fort, un soir qu'il rentrait dans sa chambre à coucher, de constater qu'un homme occupait son lit, mais un homme qui lui ressemblait parfaitement. »

En quatorze pages claires, sensées, raisonnables et rationnelles, l'auteur fait dialoguer les deux personnages. Pas de nervosité, nulle évocation de fantômes, la réalité quotidienne en sa pure simplicité ! Pour chacun de nous, il y a toujours un envers heureux de la vie. Acceptons cette philosophie de la sagesse !

Sûr de sa technique et sans presser jamais le pas, Jean-Paul Pellaton conte d'autres aventures exceptionnelles d'apparence, parfois d'outre-monde, avec simplicité et sous la clarté du soleil terrestre. Tout n'est pas de même carat. *Les Premiers Temps* et *Balbo* sont des réussites, comme si, limité à la discrète observation du réel, l'auteur avait trouvé une matière en or qui convient à sa manière.

* * *

Style clair, direct, élégant, nouvelles destinées à exprimer des idées autant que des sentiments, voilà l'essentiel aussi de *Feuillets au Vent* (Editions H. Messeiller, Neuchâtel). L'auteur, une femme, signe Mme Nancy-Nelly Jacquier. A part *Propos dans un Bar*, parodie d'une certaine jeunesse et de son style de vie et de paroles, parodie où l'ironie frémit comme en filigrane, les textes dudit volume ne possèdent pas le calme souriant des textes de Pellaton. Femme jusqu'au bout des ongles, et nerveuse, très nerveuse sans doute ! Mme Nancy-Nelly Jacquier, occupée à défricher la vie sentimentale féminine (que de complications en perspective !), semble toujours personnellement en cause, tant elle dépense de passion subtile et violente. Ses héroïnes, pour ne pas dire son héroïne ? Une femme seule parfois ; une femme mariée en général, et bien mariée, amou-

reuse bavarde de son mari. Elle affiche trop son bonheur, car le lecteur, bien au chaud dans son fauteuil, adore observer de loin les difficultés amoureuses des femmes pour en sourire. Le monde est ainsi. Par chance, l'amoureuse connaît des tentations, auxquelles elle résiste peu ou prou. C'est alors que l'auteur écrit ses plus belles pages. En résumé : des nouvelles de lecture facile, l'art de présenter des vivants, le don du dialogue, une psychologie simple (je n'ai pas dit simpliste), un certain respect de la pudeur, chose si rare aujourd'hui. Un livre à mettre entre toutes les mains.

* * *

Un livre à ne pas mettre entre toutes les mains. Tel le dernier en date de l'éditeur Paul Thierrin et dont le titre est déjà une provocation : *Sexo cardio psycho encéphalogrammes* (Editions du Panorama, Bienne). Un livre dans la note du jour, et vous connaissez cette note à l'heure du triomphe mondial de la sexualité sinon déchaînée (la nature se moque de nos prétentions), du moins flattée, observée, racontée, expérimentée, etc. Thierrin observe et parle à son tour, mais il ne se prend pas au sérieux, lui. Il connaît trop la chanson et il en a trop lu. Folie prônée partout, en science, en poésie, dans le roman, dans l'art ; tant de fumisteries exaltées sous le couvert de la technique triomphante ; confusion des valeurs et surtout des non-valeurs. Plus de latin et de grec. En retour, un charabia latino-grec de frais émoulus d'universités dites scientifiques qui baragouinent sur l'être et le non-être, sur le sadisme libérateur, la pornographie salvatrice. Paul Thierrin sait tout cela ; il en connaît la facilité d'exploitation. La preuve ? Il va exploiter à son tour. Et d'abord — c'est là son originalité rare — il pratique l'ironie par humilité exagérée. Cette ironie le sauve du ridicule. Ecoutez plutôt :

« Un livre d'une médiocrité rare. Sa poésie ne suscite aucun écho. Toujours inintéressant, attendu, jamais drôle. Aucun accent de conviction... » L'auteur continue sur ce ton durant quatre pages. De quoi couper l'herbe sous les pieds à tous les contradicteurs possibles. Thierrin peut entrer dans le vif du sujet.

Sujet ? Des pensées, des aphorismes adaptés à la mode sexo-cardio-psychologique : « Tu n'as pas de gosses ? Pour qui tu bosses ? T'as fait l'amour à rebours. »

Des vertes, des pas mûres, des audacieuses, des révoltantes, des polissonnes. 100 pages. Puis, dans *gramme 2*, l'auteur passe à la prose suivie, conte des expériences et combien de déceptions : « Ils écrivent et m'envoient leurs manuscrits. Leur sanscrit m'ennuie. Ils

se voient déjà vitrinisés, kiosqués, bestsellerisés. Droits d'auteur et réclamés avec quelle hauteur ! Les pires fabricants ! Négociants en vocabulaire. »

Paul Thierrin manie le vers aussi bien qu'un autre. Moderne, classique, à la page ? Connais pas ! Il manie le vers et cela doit suffire :

« O machines à calculer
Sous les longs doigts
Grenats
Des dactylos
Un jour vous me suiciderez
A Cuba
Ou à Tokyo... »

Méchanceté décochée, à l'occasion, en vers ou en prose, même au plus huppé :

« Je ne sais pas si M. Kissinger est un grand écrivain, mais je sais qu'il faut être un grand lecteur pour venir à bout de son livre. »

Après l'ironie, le volume s'élève à une sorte de solennité et de conviction. Le moyen de ne pas succomber aux facilités de tout le monde ? Aussi Thierrin se hâte-t-il, avant de terminer, de redonner la parole à sa douce ironie. *In cauda salus !* Et cela compte dans ce livre pas comme les autres : *Sexo cardio psycho encéphalogrammes.*

* * *

Que le lecteur se rassure : le livre que voici n'a aucun rapport avec le précédent. Ainsi le veut le hasard de la distribution chez un critique. Donc, Georges Schindelholz nous arrive avec un nouveau livre spécial (sa spécialité !) consacré, cette fois, non plus aux sorcières, mais aux religions individuelles du Jura, par opposition aux religions officielles, reconnues officiellement par l'Etat.

Le titre ? *Les Sectes et communautés dissidentes du Jura* (Editions Transjuranes, Porrentruy). Vaste travail en perspective, car notre terre, lieu de passage, de rencontre, de refuge durant des siècles, sous la houlette d'un évêque débonnaire somme toute, paraît avoir le monopole des groupes et groupuscules qui vont à Dieu sans passer par l'officialité. Ne cite-t-on pas une bourgade où les sectes approcheraient de la vingtaine ? Merveilleux terreau pour l'ardeur et l'intensité de la ferveur religieuse ; dangereux terreau pour l'union générale quand le pouvoir vient d'ailleurs et peut jouer avec et sur les

oppositions de pensée, d'idée, de sentiment, de foi ! Nos Suisses, étonnés d'apprendre que la meilleure chance d'unité du Jura reposerait non pas sur le pouvoir remis aux Jurassiens, mais sur le pouvoir offert à ceux du dehors, trouveront peut-être dans le livre de Georges Schindelholz un semblant d'explication à un paradoxe incompréhensible et inexplicable. Malheur d'un pays trop longtemps livré aux zizanies locales et à la colonisation larvée ! Ouvrez les annuaires du téléphone de certaines villes et bourgades de notre pays dit romand ! Même les aveugles comprendraient. Quant aux Jurassiens qui fréquentaient ces localités il y cinquante années, ils n'ont pas besoin de dessin. Avis à beaucoup !

Théologien, religieux, Georges Schindelholz ne sourit pas. Il interroge les ci-devants, note leurs réponses ou explications, et passe à d'autres. Toujours avec sérieux. C'est un vrai cours de théologies multiples et de religions pratiques. Un autre s'y perdrait. Lui pas !

Ne savons-nous pas, depuis toujours, que le Jura abonde en sectes, chrétiens séparés de Rome, de Calvin, de Lüther, et riches d'une foi de laboureur ? Nous en avons connu, dans nos montagnes, qui étaient de bien braves gens. Et cette vieille aïeule, ayant dépassé la nonantaine, qui m'interpellait en patois de chez nous et me priait de saluer la Catherine, ma mère. Les descendants auraient-ils changé ? Rien de bernois en ce temps-là, je parle de ma jeunesse et de la montagne de Moutier.

Georges Schindelholz dénombre quatorze sectes. Aurait-il renoncé à un compte exhaustif ? En compensation, il s'arrête aux anthroposophes de Dornach. S'agit-il d'une secte ? J'évoque cette soirée lointaine, au temps du premier *Goetheanum*. Arrivé de Berlin, Rudolf Steiner nous fit une magnifique conférence. Il parla (le cinéma sonore n'existait pas) du synchronisme de la voix, de la musique et de la danse. Pas de religion. A l'entrée, devant le lion à demi sculpté, les disciples, vêtus à la grecque, passaient, silencieux, en une sorte de vision intérieure. Etait-ce là leur religion ?

Georges Schindelholz consacre un chapitre aux communautés juives. Il explique pourquoi, car il ne songerait pas à ramener la religion d'Abraham et de Moïse à une secte quelconque.

On ne s'ennuie pas en sa compagnie. Erudit en la matière, l'auteur conduit d'étonnement en étonnement. Quelle prolifération ! Aux jours de notre plébiscite-bidon, que de complications en perspective et déjà manifestées, parmi tant d'êtres originaux, indisciplinés ou, plutôt, disciplinés à leur manière, et dans un pays où le terme démocratie se voit mis à une drôle de sauce par des rusés à la conscience exten-

sible. Ah ! si notre Jura possédait son gouvernement propre, que de querelles d'Allemands évitées ! Et nous n'entendrions pas, pour notre honte, des arguments politico-religieux dignes de tribus sauvages et non pas d'un pays civilisé et qui se veut à la pointe de l'œcuménisme mondial. Il serait si facile de s'entendre entre gens intelligents et réfléchis et d'établir un nouveau mode égalitaire entre deux cantons suisses. Ne perdons pas courage et espoir ! Ballotté de l'un à l'autre à travers les siècles, notre Jura a bien droit à une vie indépendante, pacifique et généreuse.

* * *

De l'actualité allons au passé, à l'histoire. Pour son bonheur (tout n'est donc point noir ?), le Jura possède une pléiade d'historiens enthousiastes, sérieux, savants, patriotes et jeunes (retenez les termes !). Universitaires, ils profitent de la technique universitaire la plus récente et ils marchent d'un pas sûr et décidé, fiers de servir leur terre, notre terre. A côté d'eux, les politicards futés font paysans du Danube et devraient rougir s'ils savaient rougir. Allons, allons, l'espoir chante encore !

A la tête de ces historiens sans peur, Bernard Prongué trahit une intelligence souple et une curiosité toujours en éveil. Il veut unir le passé au présent et au futur sans solution de continuité. En 1942, Gustave Amweg publia une *Histoire du Jura bernois.* L'édition étant épuisée, on s'occupe d'une réimpression. En attendant la parution, Prongué donne déjà une suite, sous le titre *Histoire populaire du Jura, de 1943 à 1973.*

1942. Nous vivons en pleine guerre. Si j'ai bonne mémoire, l'ami Gustave Amweg venait d'être nommé docteur *honoris causa* de l'Université de Berne. Fidèle à sa méthode très personnelle et sans se cabrer devant les difficultés de l'entreprise, il rédigea son histoire directe, riche de bonhomie et respectueuse des textes officiels. Il disait, il ne jugeait pas. Dans le même temps, un autre historien jurassien se montrait plus incisif. Placé moi-même entre les deux, à l'époque, je souriais et je souris encore. En toute amitié !

Que va faire Prongué, en 1973 ?

« Il eût été oiseux de reprendre le plan originel (de Gustave Amweg) même condensé, parce que l'histoire contemporaine a des exigences auxquelles Amweg a finalement obvié. Il s'est contenté d'énumérer « en passant » les principaux faits, car il pensait manquer du recul nécessaire pour « juger sainement des événements ». C'est là une difficulté majeure. »

Refusant de servir la politique et la propagande, Bernard Prongué se fait, en quelque sorte, le greffier de l'histoire jurassienne de 1943 à 1973. Epoque héroïque, difficile et dangereuse, dira le futur. Si l'histoire exige beaucoup de sacrifices de ses fervents, elle respecte leur tempérament. Prongué me semble montrer plus de chaleur qu'Amweg. Il possède, d'ailleurs, une technique plus scientifique.

Economie, agriculture, crises industrielles, chemins de fer, Prongué n'oublie rien, pas même la régionalisation. Il passe ensuite à *l'Affirmation d'une vie culturelle,* pour terminer par le gros morceau : *Le Jura à la recherche de son destin.* Il est capable, à l'instar de ses compagnons d'histoire, de tout noter sans un frémissement apparent des nerfs, sans une grimace au coin des lèvres. Nous, les vivants qui avons vécu cette époque éminemment jurassienne avec l'ardeur et la ferveur de notre propre jeunesse, nous écoutons émerveillés, sidérés parfois, ce jeune scientifique rappeler un à un tant de faits constatés au fur et à mesure de leur apparition, combattus, approuvés, rejetés. Cela n'a l'air de rien, mais quelle richesse, quel fourmillement d'actions, de gestes, d'idées, de combats, de regrets, d'injustices, de boniments, de dévouements, de trahisons ! Un pays (j'écrivais cela il y trois mois et je le répète en cette fin de juillet 1974) qui possède à son bilan et pour un temps si court une somme pareille d'événements existe pleinement de droit et de fait. De petits messieurs de n'importe où pourront s'étonner, éberlués, aigris, déçus. Les petits messieurs n'intéressent pas l'histoire. Quant à Bernard Prongué, il écrit avec honnêteté et clarté et son texte se comprend à merveille. Il faudrait se vouloir aveugle et sourd volontaire pour ne pas en convenir. Et voici que le plébiscite a eu lieu et que le canton du Jura se voit reconnu *de jure.* Puisse l'avenir — et ce sera la plus belle récompense pour nos historiens — puisse l'avenir, demain déjà, rejeter dans la pénombre les chicanes vaines et permettre à ce Jura d'accéder à la dignité d'un canton complet, en belle harmonie avec les voisins, y compris Berne !

* * *

Peu avant de mourir à l'hôpital, l'abbé Léon Marer a eu la joie de voir paraître le tome II des *Mémoires de Mgr Bélet* (Imprimerie du *Jura,* Porrentruy). Le tome I comptait 520 pages, ce tome-ci en compte 545. Le premier allait de 1813 à 1870, le deuxième se veut la chronique des événements d'Ajoie et du Jura de l'année 1870 à l'année 1883. Il est ainsi donné aux lecteurs d'un certain âge de reconnaître des gens qu'ils ont vus à l'œuvre. Bonne occasion de peser le pour et le contre et de juger de l'impartialité ou de la partialité

de Mgr Bélet. Mais saluons d'abord le travail énorme de Léon Marer. Il a dressé un inventaire détaillé et explicatif des idées de l'auteur. Sa table analytique alphabétique des principaux sujets abordés (politiques, religieux, philosophiques, littéraires) est un modèle du genre. Pacifique Jurassien, Léon Marer ne veut faire de peine à personne et éprouve, parfois, le besoin d'adoucir les textes et d'y ajouter des professions de foi généreuses. Pourquoi pas ?

Prêtre, Mgr Bélet, qui fut homme politique, vivait avec intensité le drame de son Eglise persécutée. De là quelques sévérités et méchancetés très pardonnables. Comme disait Saint-Simon, ceux qui ont vécu les faits ne peuvent se contenter de l'impartialité de l'historien. Tel Mgr Bélet. Chroniqueur lettré, sentant l'âge venir, il modère son ardeur belliqueuse d'autrefois. Il ne maudit plus. Oh ! sa plume connaît encore l'art des raccourcis, des définitions à l'emporte-pièce, des exécutions définitives propres à mettre les rieurs de son côté. N'y eût-il pas, hélas ! de fieffés coquins et des imbéciles si complets qu'ils rejoignaient, sans le vouloir peut-être, les gredins ? Ah ! le courage social quand on tient l'assiette au beurre !

La roue du destin a tourné et nous souhaitons qu'elle ait complètement tourné. *Les Mémoires de Mgr Bélet* resteront alors une somme de documents à feuilleter, à étudier pour la connaissance de notre histoire véritable, de notre « propre » histoire, diraient les Anglais. La passion aura fait place à l'apaisement, les souvenirs se changeront en sourires. Celui-ci se fâchait parfois. Il nous mettra en garde contre les retours de flamme et les colères et les bêtises humaines, trop humaines. A nous d'agir à la hauteur d'un présent plus juste et plus généreux !

* * *

Commis voyageur de la francophonie à travers le globe, auteur de nombreux essais littéraires, Auguste Viatte dirige actuellement la revue *Culture française* (96, boulevard Raspail, 75006 Paris) ; il le fait avec sa bonne grâce souriante, bien connue des Jurassiens. Un numéro voit le jour tous les trois mois et sert de lien et de bulletin entre les francophones du monde entier. Il s'agit de la langue française et non pas d'une prétention à la culture unique. La culture est et reste universelle, mais elle a besoin de langues afin de se manifester, de s'exprimer. Pour de multiples pays dans les multiples continents, la langue française est ce moyen véhiculaire, un moyen qui a fait ses preuves. Comme l'a écrit Pierre Messmer :

« La langue française appartient désormais à ces peuples comme à nous-mêmes. Ils l'ont gagnée par l'étude et par l'usage. Ils ont leur

littérature francophone, certains ont déjà leurs savants francophones. Leur langue n'est pas vassale et leur combat pour la francophonie se livre sur le même rang que nous. La coopération telle que l'entend la France, fondée sur la parité et la réciprocité, trouve un terrain exemplaire car ces pays enrichissent notre patrimoine culturel, scientifique et humain. »

Telle est aussi notre conception à nous autres Suisses romands qui frayons volontiers avec les autres francophones. Indépendance totale, exaltation et développement de notre langue maternelle, et non pas défi jeté à quelque voisin germanique. Chaque langue possède ses mérites et sa beauté et c'est pourquoi, nous autres francophones, nous aimons à fréquenter le monde et à goûter aux mets étrangers. L'âme alors en paix, nous nous sentons à l'aise pour goûter notre propre cuisine. Que nos contradicteurs en fassent autant !

De l'Afrique du Sud aux Etats-Unis, de la Colombie au Vietnam, la revue conte la chronique des succès du français. Elle réserve une place aux pays noirs de l'Afrique francophone, au Canada, à la Belgique, à la Suisse. Elle décerne des prix, tel le 2e Prix Alpes-Jura 1973 donné à Daniel Odier, de Genève, pour son roman *Le voyage de John O'Flaherty* (Editions du Seuil, Paris) et son recueil de poèmes *Nuit contre nuit* (Editions P. J. Oswald). L'hiver dernier, la revue a consacré de nombreuses pages au *Langage des Vaudois,* présenté par Henri Perrochon, et presque autant aux sociétés culturelles du Jura, sous le titre pacifique : *Le Jura défend sa culture française,* texte présenté par votre serviteur. Bref ! *Culture française* obéit à sa vocation universelle.

* * *

Vocation universelle. Le Jurassien Fernand Gigon la possède à l'individuelle si l'on peut dire, en reporter-né qui parcourt les continents comme d'autres parcourent les villes voisines. Depuis tant d'années, Gigon a gagné une audience mondiale et peut marcher du même pas que Cartier. Il connaît l'art d'éveiller la curiosité des lecteurs des grands journaux, de la soutenir et de servir au moment propice un peu d'étonnement, beaucoup d'inattendu et une démonstration claire. Les sujets tabous tombent, les personnages secrets et d'envergure internationale acceptent de parler et d'expliquer. Nous sommes à la source de l'histoire en train de s'accomplir. Grâce à Fernand Gigon, Hitler, Mao, Staline et d'autres posent et sourient. Un exploit !

L'Orient est le domaine de prédilection de Fernand Gigon. Après l'Indochine et le Japon, voici la Chine et quelle Chine : celle de Mao

pulvérisant la puissance de Tchang Kaï-Chek et devenant l'homme que vous savez. *Et Mao prit le pouvoir* (Editions Ernest Flammarion, Paris et Genève) conte précisément cette bataille, épopée des temps modernes. C'est un fort volume de plus de 300 pages, illustré de nombreuses cartes et de beaucoup de photographies prises sur place. Sautillant, clair, sérieux, pittoresque, imagé, le style fait le reste. Nous sommes en pleine Chine, à l'heure où Mao Tsé-toung proclame la naissance d'une Chine démocratique et populaire : « Cinq minutes et demie, c'est exactement le temps qu'il a fallu à Mao Tsé-toung, ce 1er octobre 1949, pour faire virer la Chine et la conduire dans une voie nouvelle. »

Mao contre Tchang Kaï-Chek ! Bataille de géants, prodigieuse d'intérêt, de vie, de mouvement, de subtilités chinoises. De quoi désorienter nos esprits cartésiens d'Europe. Gigon, lui, garde son sang-froid et son jugement. A coups de petits chapitres aux titres clairs et sonores, il nous fait vivre du dedans cette lutte qui change la face du monde moderne. Enthousiaste toujours, critique avec trop de mesure parfois, il poursuit sa randonnée, la descente vers le Sud. Un peu romancé, c'est vrai, le texte se tient. Le but ? Rendre vivante cette épopée de vivants d'aujourd'hui. Gigon réussit à tel point qu'il en devient l'aède, le chantre quasi officiel.

* * *

Commencée sous les auspices de l'amitié et de la poésie, cette chronique s'achève sous les auspices d'une autre amitié et de la ténacité. Pas de quatre-vingts ans à fêter, mais la naissance du canton du Jura. Un Jurassien de vieille roche a bien le droit de s'arrêter, un instant, ému, et de trouver que tout est bien qui finit bien, après tant de batailles, de chicanes, de déceptions et d'espoirs au-delà de l'espoir. Or, le hasard, ce bon hasard parfois, jette sur ma table un livre explosif, au titre provocant d'apparence, dont l'auteur, en dépit des haines à la mesure de sa force, est entré déjà dans l'histoire, Roland Béguelin. Enfin, nous pourrons enfin juger ses écrits en toute indépendance et en toute spontanéité, sans avoir à redouter les condamnations et les partis pris. Pour un critique de longue, longue date, le fait mérite une mention spéciale. La voici.

Poing blanc serré d'où sort l'index menaçant, la moitié du titre en noir, l'autre en blanc, le tout sur un fond de couleur différente et, en haut, le nom de l'auteur en blanc, Roland Béguelin, rédacteur

du *Jura Libre* et secrétaire général du Rassemblement jurassien, voilà de quoi faire hésiter plus d'un Suisse d'ici ou d'ailleurs devant *Un faux témoin La Suisse* (Editions du Monde, Paris, Lausanne, Montréal). Si, au moins, ce pourfendeur des faux tabous avait publié ses textes entre nous, comme on lave son linge en famille. Mais Paris et Montréal ? De la dynamite, Seigneur Jésus !

Et voilà l'erreur. Pourquoi ce titre ? Pour établir en bon Suisse, à coups de faits contrôlés et contrôlables, la vérité suisse en face du conte édulcoré de l'académicien Siegfried intitulé : *La Suisse, démocratie témoin.* Bon M. Siegfried ! Au lendemain de la guerre, il vint faire une série de conférences chez nous. Il parlait bien et, pour ma part, il me souvient d'avoir passé une soirée délicieuse en sa compagnie. De retour à Paris, il exprima son contentement dans ledit livre. Beaucoup de Français jugent notre pays comme on juge une image d'Epinal. Grand bien leur fasse ! Mais un Suisse sérieux, positif, amoureux de sa terre, peut-il se contenter de cette philosophie facile ? Roland Béguelin ne le pense pas. D'où son volume.

Volume qui commence à la façon d'une nouvelle de Maupassant : « Le vingt décembre 1963, R. J. sort du pénitencier bernois de Witzwil. Repris de justice et psychopathe, condamné trente-deux fois pour toute espèce de délits, il vient d'être mis au bénéfice d'une libération conditionnelle. Pourquoi ? Tout le monde l'ignore... »

Calme, souriant même, sans un mot de colère, l'auteur continue son dire jusqu'à la fin du volume. Le volume a 236 pages et compte 13 chapitres. Greffier tenace, précis, méticuleux, consciencieux, Roland Béguelin sait écrire. Il sait aussi dominer ses nerfs (quelle force en face d'adversaires qui en sont démunis !) et il poursuit ses affirmations et sa démonstration avec une patience d'ange. A n'y pas croire !

Parti d'un fait positif et jurassien, Roland Béguelin établit une histoire du Jura et décortique la Question jurassienne en maître. Certains pourront esquisser une grimace. Témoin à notre tour, où trouverions-nous les arguments contraires ? L'homme de combat se hausse au niveau de l'homme politique tout court, avec ce que ces derniers termes sous-entendent de connaissances historiques, sociales, psychologiques, scientifiques, humaines. Les faits l'entraînent ; il marche d'un pas sûr à leur suite. La réalité d'abord !

Dès le septième chapitre, la Question jurassienne cède la place à la Question suisse. C'est ici que commence la nouveauté et la profonde originalité du livre. En six pages, le drame du romanche est expliqué, démontré : *L'Ethnie romanche mise à mort.* Suffit-il de

donner à corps perdu dans le folklore pour calmer sa conscience ? Jamais le folklore n'a résolu un drame social.

Germanisation du Tessin. Béguelin tranche dans le vif. Une colère réelle ou simulée n'y changera rien. *Pour les Romands : s'unir ou plier l'échine, Un foyer de militarisme,* autant de chapitres farcis de vérités difficiles à avaler. Qu'y faire ? Enfin, le treizième chapitre clôt le volume par une sorte d'apothéose : *Les Institutions malades de la peste.* Plus de politique, mais un texte gravé à même la chair suisse. Ce diagnostic solide devrait provoquer un examen de conscience de tous pour le bien du pays.

Sans doute plusieurs préféreront-ils maudire l'auteur. De la part de certains Bernois séparés de leurs sources (le canton de Berne est d'un autre gabarit), soit ! De la part d'authentiques Jurassiens... Ne voient-ils pas que Roland Béguelin porte à un haut degré d'efficacité leurs qualités et leurs défauts ? Bourgeois de Tramelan comme Virgile Rossel, il a poussé plus avant que lui, parce que, profitant des circonstances nouvelles et négligeant les honneurs du moment, il a tendu à un seul but : réparer l'injustice de 1815 et donner au Jura le droit à son canton. Le temps approche de la réconciliation totale. Ce jour-là, les Suisses — et pourquoi pas des Bernois en tête ? — reconnaîtront que provoquer le réveil de nos institutions et prouver ainsi leur vitalité vaut bien quelques désagréments et mérite un hommage fraternel. Salut à ce beau jour !

*Charles Beuchat.*

## Auteurs et livres traités

Jacques-René Fiechter : *A Contre-courant* (Editions littéraires romandes, Genève); Tristan Solier: *Les Horloges de l'Impatience* (Editions du Pré carré, Porrentruy); Denys Surdez : *L'Apprenti Serrurier* (Editions du Pré carré, Porrentruy) ; Raymond Tschumi : *Poèmes choisis* (Collection « Formes et Langages », Uzès) ; Camille Gorgé : *La Déesse de Pierre* (Editions Robert, Moutier) ; Pierre Chappuis : *Michel Leiris* (Editions Seghers, Paris) ; René Fell : *Les Idoles creuses* (Editions la Grande Fontaine, Gassmann, Bienne) ; André Auguste E. Ballmer : *L'Hostellerie du Désert* (Editions Perret-Gentil, Genève) ; Jean-Paul Pellaton : *Les Prisons et leurs Clés* (Editions l'Age d'homme, Lausanne) ; Nancy-Nelly Jacquier : *Feuillets au Vent* (Editions H. Messeiller, Neuchâtel) ; Paul Thierrin : *Sexo cardio psycho encépha-*

*lograms* (Editions du Panorama, Bienne) ; Georges Schindelholz : *Les Sectes et communautés dissidentes du Jura* (Editions Transjuranes, Porrentruy) ; Bernard Prongué : *Histoire populaire du Jura, de 1943 à 1973* (Editions jurassiennes, Porrentruy) ; Léon Marer : *Mémoires de Mgr Bélet, tome II* (Imprimerie du « Jura », Porrentruy) ; Auguste Viatte : *Culture française* (revue, 96, boulevard Raspail, Paris) ; Fernand Gigon : *Et Mao prit le pouvoir* (Editions Ernest Flammarion, Paris et Genève) ; Roland Béguelin : *Un faux témoin La Suisse* (Editions du Monde, Paris, Lausanne, Montréal).